

DISPARITION DE ABDERRAHMANE TRIKI-YAMANI

Dahmane le Magnifique

Au début des années 1970, comme beaucoup de jeunes bacheliers, je ne savais pas trop où m'inscrire. Entre droit, sciences po et socio, mon cœur balançait. Ce fut mon ami Hamza Debbagh qui, sans le savoir, déterminait mon choix.

Je le rencontre un matin, place Emir-Abdelkader, devant un café-crème croissant au Milk-Bar. Il venait juste de s'inscrire à l'Institut d'études politiques (IEP) situé en face. En possession de mon dossier, je lui dis : «Attends-moi deux minutes !» Le temps qu'il finisse son café, j'ai déposé le dossier au secrétariat. Ça y est, je suis inscrit ! Hamza, c'était un vieux camarade de lycée, un ami. Comme je travaillais déjà dans la presse, je n'assistais qu'aux travaux dirigés, et Hamza me refilait les photocopiés des cours magistraux. Lui, il s'était constitué sa petite bande, qui bientôt allait devenir la mienne. On se retrouvait de temps en temps dans un café d'Alger, non loin de la Cinémathèque. Il y avait là Mustapha M., un brillantissime étudiant, qui allait connaître un destin tragique. Hafid B., un ancien condisciple du lycée, faisait partie de la bande bien qu'étant dans une classe supérieure. Il y avait Dino, inscrit, lui, en sciences économiques, mais qui était tout le temps fourré avec nous. Dans les années qui allaient suivre, il y aura des plus jeunes, comme Nouredine B., El Hadi... Et comme nous étions dans la convivialité, chacun de nous ramenait en renfort des amis d'autres secteurs et d'autres époques, et ainsi de suite. Mais le noyau dur de cette bande-là, formé un peu au hasard des affinités du moment, allait s'avérer solide puisque, à l'instar des fameux cercles d'étudiants dans les universités américaines, nous allions continuer à nous voir toute notre vie sans avoir prêté serment. Une forme de fidélité instinctive. Et il y avait aussi Abderrahmane Triki-Yamani, personnage flamboyant à la stature et au verbe hauts, look de leader de groupe de rock qui tenait de Jim Morrison, que tout le monde appelait «Dahmane». Un mélange protéiforme de meneur de jeux, de farceur et de bout-en-train. Bref, un déconneur très solennel ! Et, parfois, pince-sans-rire. Son maintien tout d'élégance, le soin qu'il mettait à s'habiller à la mode de l'époque, une certaine économie du geste et de la parole, tout cela lui conférait quelque chose d'aristocratique qui faisait penser à Gatsby le Magnifique. Le courant passa très vite entre nous, grâce à sa bonhomie et à ce contact facile qui fera que, sa vie durant, où qu'il aille, il sera toujours apprécié de tout le monde et entouré. Authentique, n'ayant pas un gramme de malice ou de calcul, ni l'ombre du moindre complexe, disant tout quelles que soient les circonstances, Dahmane irradiait de charisme.

On allait bien vite comprendre que Dahmane s'était inscrit à l'IEP un peu par défaut, le rêve de sa vie étant de faire des études de cinéma pour devenir réalisateur. Il le dira tout de go : il s'était inscrit là, car la direction de l'IEP était à trois minutes de chez lui ! L'été 1974, nous partîmes à Paris, avec lui et Mustapha – que nous surnommions «Rasmus», non pas à cause de la parenté sonore mais à cause d'une fine moustache qui le faisait ressembler au célèbre magicien de BD. Nous logions chez le cousin de Dahmane, Tew-



Photo : D.R.

fik Allal, rue Lacépède, dans le V^e arrondissement de Paris. Dahmane nous entraînait vers la Cinémathèque française, au Trocadéro, et dans les cinémas d'art et d'essais, nombreux encore à l'époque au Quartier latin. Nous laissons nos misérables 340 francs – que nous avions le droit de changer légalement – dans les tickets de cinéma, nous nourrissant de sandwiches parfois à peine comestibles. L'été d'après, celui de 1975, Dahmane en eut vraiment assez de ses études à l'IEP. Il voulait agir, et non plus attendre indéfiniment. L'année d'avant, je ne sais plus comment nous eûmes la fameuse «autorisation de sortie» de Boumediène sans laquelle nous étions incarcérés dans le territoire national. Mais pas cette fois-ci. Il fut alors l'un des premiers harraga. Pour rallier Paris et s'inscrire à l'IDHEC tant convoité, il passa clandestinement par «Triq El Wihda», près du poste-frontière Zouj-Bghal, dans le but de traverser le Maroc puis l'Espagne. Il se fit prendre et renvoyer chez lui... à l'IEP.

À l'Institut, il faut dire qu'il ne travaillait pas beaucoup, comme s'il était en attente d'un départ dont il ne connaissait ni la date ni les circonstances, mais qu'il savait inéluctable. Il assurait le service minimum. Par contre, à l'extérieur, son activité était débordante, toujours autour du cinéma. Avec des amis, il assurait l'animation d'un cinéclub le dimanche matin à la Cinémathèque, le «Ciné-Club du 7^e art». Je me souviens d'une séance avec Mohamed Zinet présentant *Tahya ya Didou*, et de ce spectateur habitant Soutara qui, ému par le film, n'avait pas trouvé d'autres compliments à faire que celui-ci : «Ya khouya Zinet, ouallah ton film est plein d'images !» Ce à quoi le cinéaste répondit : «Heureusement, sinon tu n'au-

rais pas pu le voir !»

Dahmane ne ratait aucune séance de ciné-club du Centre culturel français, en assurant parfois l'animation. Boulimique, il voyait trois ou quatre films par jour à la Cinémathèque, ou à El-Mouggar, ou encore à la salle Le Français, débaptisée pour devenir L'Ouarsenis, ou encore à la salle Le Volontaire. Il ne ratait jamais une rencontre avec un cinéaste de passage. Attiré par la critique et la théorie du cinéma, il avait le chic pour déguster toutes les revues spécialisées de l'époque : *les Cahiers du cinéma*, *Cinéma*, *Positif*...

Les livres, aussi, n'échappaient pas à son scanner pointilleux. C'est le premier que j'ai entendu parler de Christian Metz, Gilles Deleuze et, plus tard, de Serge Daney. Dahmane avait compris l'importance de la sémiologie.

Naturellement, il possédait une connaissance du 7^e art époustouflante, et la pédagogie pour la transmettre. C'est lui qui nous entraîna dans la cinéphilie. Personnellement, j'aimais bien le cinéma, mais je lui préférerais alors le théâtre et surtout la littérature. Sans la passion contagieuse de Dahmane, qui toucha tous ses copains, peut-être ne serais-je jamais devenu le cinéophile un peu camé que j'ai le sentiment d'avoir été à un certain moment de ma vie.

Dans ces années 1973-1975, lorsque Dahmane ouvrait *El Moudjahid*, c'était pour aller tout de suite à la page «Cinéma», dont il connaissait par cœur toutes les programmations. Il conseillait aux potes : «Si tu n'as pas vu *Nous nous sommes tant aimés*, file vite au Triomphe, il sera déprogrammé demain.» Il lisait, bien entendu, toutes les critiques de films dans tous les journaux qui lui tombaient sous les yeux. Je crois que c'est de cette

Par Arezki Metref

période qu'il garda l'habitude de lire tous les jours *le Monde*. Il savait tout de chaque film algérien qui se produisait à cette époque. Il pouvait parler longuement du *Charbonnier* de Bouamari, de *Noua* d'Abdelaziz Tolbi, et de cette série de films produits sur le thème de «la Terre et de la Révolution agraire», que Guy Hunnebell regroupa sous le générique controversé de «Cinéma djedid». Nous vécûmes dans les cafés autour de la Cinémathèque et de la rue de La Liberté, siège d'*El Moudjahid* et d'*Algérie-Actualité*, la polémique suscitée en mai 1975 par l'obtention de la Palme d'or, à Cannes, par *Chronique des années de braise*, de Lakhdar Hamina. Nous écoutions les anciens – qui, en fait, étaient à peine plus âgés que nous, deux ou trois ans –, comme Ancho, Abdou B., Mustapha Boubnider, ferrailer, en d'interminables joutes oratoires, autour de la portée politique de la récompense.

C'était un temps placé sous la devise «Tout est politique». Dahmane n'en perdait pas une miette. Il fourbissait ses armes. Comme chacun de nous ! Avec sa force d'entraînement, on assistait à des projections en présence de réalisateurs prestigieux – ou qui étaient en passe de le devenir –, comme Roman Polanski, encore Polonais, Milos Forman, encore Tchécoslovaque, Joseph Losey, toujours Américain en dépit de son exil français pour cause de maccarthysme, Rossellini, Rossi, etc. Sans compter l'initiation au corpus de base du cinéma mondial auquel incidemment il nous conviait. On a quasiment vu tout ce qui devait se voir du cinéma soviétique, de celui des pays socialistes, comme la filmographie du Polonais Andrzej Wajda, ou du Hongrois Miklos Jancso, l'intégrale de Fellini, le cinéma français, la «nouvelle vague», le néoréalisme italien, le cinéma américain progressiste avec *Le sel de la terre*, de Biberman, les cinémas suisse, belge, anglais, le cinéma alternatif égyptien avec Salah Abou Seïf et Youssef Chahine, etc. Et, bien entendu, on ne ratait aucune nouveauté en salle. Dahmane allait voir même les films égyptiens commerciaux ! «On doit tout voir», disait-il. Bref, les journées et les discussions étaient bien pleines de cinéma. Souvent, nous finissions rue Tanger, autour d'un plat de *lou-bia blach*, à s'échanger des politesses à cause d'une divergence d'interprétation d'un plan de film, d'une réplique ou de tout autre détail.

Un jour de l'automne 1975, après la rebuffade de Zouj-Bghal qui lui a valu une nuit de geôle, Dahmane est venu nous trouver pour nous annoncer qu'il arrêterait l'IEP. «C'est fini», dit-il dans un souffle de soulagement. Jet d'éponge ? Non, sa énième demande de bourse pour aller étudier dans une école de cinéma venait enfin d'être agréée. Cela faisait des années qu'il l'attendait.

Ce sera l'URSS. Après son départ, la bande a commencé à se disperser, réalisant qu'il en était un peu le ferment, comme il le restera tout le temps. Nous nous voyions certes quelquefois, mais c'était fini les rencontres quasi quotidiennes. De plus, d'autres membres de la bande partaient à l'étranger : Hamza ira à Montréal, Dino à Paris...